

VOUS AVEZ EU BEAU TEMPS ?

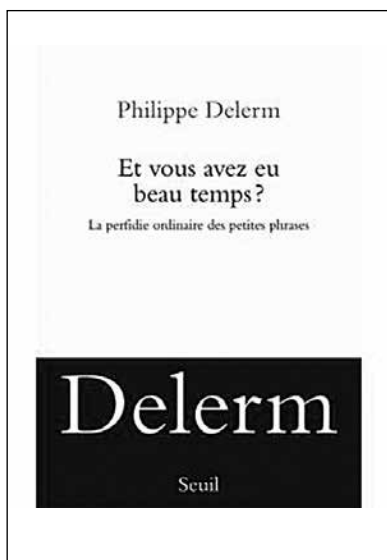
Regards malicieux sur les Français

DE PHILIPPE DELERM

Philippe Delerm, avec sa verve habituelle, son choix précis et judicieux des mots, l'originalité de ses sujets, décrypte, dans ce dernier livre, un grand nombre d'expressions familières du quotidien qui, sous une banalité apparente,

sont autant d'aiguillons perfides lancés par des interlocuteurs pas toujours bienveillants. C'est drôle et leur évocation permet, sur chaque thème énoncé, une réflexion plus profonde. Ils côtoient des textes qui sont de petits morceaux de poésie sur des moments ordinaires de la journée et nous font rire ou nous remettent en question. Bref, un plaisir jubilatoire tout au long de cette lecture. Soixante-huit courts récits, de une à trois pages, composent ce livre. On y trouve des questions souvent posées à nos proches et amis, «*conçédées avec une désinvolture travaillée*», et qui nous interpellent. Ils nous font reconsidérer des sujets nous semblant anodins mais initiant, pour l'auteur, critiques et sous-entendus : «*Et vous avez eu beau temps ?*» ; «*Et tu n'as rien senti venir ?* ;

«*Et encore j'en ai déjà perdu*», ces multiples constatations, au milieu d'une conversation de tous les jours, ce **et** pernicieux qui relance le débat, nous désarment et nous mortifient. Il y a aussi les «*c'est pas pour nous*» ; «*vous étiez avant moi*» ; «*chez nous c'est trois*» ; «*ça repousse pas*», évidences vécues par chacun d'entre nous. L'auteur dévoile alors le sens caché de ces expressions : le «*c'est pas pour nous*» est la litote de on n'a pas beaucoup d'argent ; «*vous étiez avant moi*» annonce une magnanimité qui obéit souvent au regard un peu appuyé de la personne qui nous précède. Entendre «*chez nous c'est trois*», c'est être soumis au rite de la bise incertaine !



«*Petites leçons de vie quotidienne*» Il y a aussi les souvenirs de l'Enfance : - le Tour de France avec Poulidor et Anquetil, toujours concurrents et cette phrase de Poulidor qui va voir Anquetil sur son lit d'hôpital, terrassé par un cancer : «*Raymond, je crois que*

je vais faire encore avant toi». La Normandie est évoquée avec l'expression «*c'est y vot'temps*» qui prête à ses habitants une sagesse raisonnable. On n'y proclame pas un art de vivre obligatoire. Et cette conclusion à la fois poétique et très juste de l'esprit normand : «*Chaque homme est une presqu'île. On peut l'approcher sans effort mais sans victoire anticipée*».

- Les courses au village pour un vieux voisin, avec l'incitation douce de l'expression «*Prends-toi quelque chose*» en remerciement du service rendu, *une façon de se retirer du jeu et de savoir en même temps ce qui fait toujours plaisir aux enfants*.

- Les parties interminables de Monopoly avec des cousins, quand il pleuvait, ou les premières appellations des jeux des sept familles des années cinquante avec la famille Potard côtoyant la famille Boudingras. La grand-mère de Delerm est aussi évoquée : elle répète souvent, dans son patois occitan, en parlant du désir d'enfants : «*Ceux qui n'en ont pas en veulent*», phrase qui nous semble banale mais permet à l'auteur de soulever la question d'une panacée qui se transforme par la suite en multiples soucis tout au long de la vie. Et Delerm de conclure avec humour : *on souhaite ce qui nous inquiète, ce qui restreint notre liberté, ce qui passe trop vite et consume notre énergie*.

- Les animaux ne sont pas oubliés. Le court texte, intitulé «*Bonjour le chien*» reprend l'expression de Philippe Noiret dans le film «*Le vieux fusil*». Avant toutes ces violences de la guerre meurtrière, Noiret utilise une expression qui ne prête aucun nom à cet animal mais au contraire le sublime : *il se voit assigner un rôle aux mesures précises de son ambition*. Il faut être en apathie totale avec ce compagnon, comme le ressent Delerm, pour nous affirmer par de nombreux exemples que *c'est fort d'être le*

chien, c'est fort d'appartenir et c'est fort d'exister. Toutes ces phrases ou ces petites scènes sur lesquelles l'auteur veut attirer tout particulièrement notre attention et nous faire réfléchir, se passent dans des endroits qui nous sont totalement familiers : le musée, la coiffeuse, le lieu des vacances, le court de tennis, une soirée entre amis, la pêche. Et pourtant tout semble différent car Delerm sait trouver de nouveaux horizons qui sont de petites leçons de morale. Il choisit avec concision les mots qui vont mettre en avant ces échanges de comédie humaine et ces superficialités autorisées dans certains endroits.

Une forme de pudeur

Certains textes sont particulièrement émouvants : la sensibilité de l'écrivain est à fleur de peau. Le pudique Philippe Delerm se dévoile alors. Il parle des relations parents enfants : la partie de pêche, dans «*Donne-moi ça !*» où le père, la plupart du temps, peu bavard et ombrageux, sans un seul mot, ose un geste d'aide à son fils pour démêler les fils d'une ligne de pêche. L'auteur écrit cette très belle phrase : *c'est comme si le père s'était mis à lui parler un langage secret*.

Le texte «*Où sont les enfants ?*» référence à Colette dans la Maison de Claudine, dévoile qu'il n'y a pas de tendresse sans inquiétude et analyse parfaitement la situation en parlant de cet héroïsme quotidien : *garder pour soi l'anxiété, donner la liberté à ceux que l'on aime*. «*J'te joue d'harmonica*», une chanson peu connue d'Alain Souchon, est évoquée pour rappeler, avec une tendresse toute particulière, un geste de mémoire entre un fils et son père décédé, geste simple d'un air d'harmonica que personne d'autre *ne saurait déchiffrer*.

C'est un livre délicieux que le lecteur peut

laisser et reprendre à tous moments. Les courtes nouvelles, souvent mordantes et satiriques, parfois tendres et émouvantes, permettent, chaque jour, de pouvoir distiller dans notre esprit ce plaisir jubilatoire.

Delerm se rapproche des «Caractères» de La Bruyère en nous éclairant sur cette «Comédie Humaine» qui rappelle Balzac, en disséquant ces petites phrases à double sens, dites sur un ton faussement naïf. Il sait décrypter avec humour la duplicité de questions apparemment anodines. Il va droit au but avec un trait acéré et efficace. C'est l'incessante musique

douce-amère qu'on avait tant aimé dans son livre «*La première gorgée de bière*». C'est du Delerm pur et lire ce livre procure un bonheur intime.

BÉATRICE MAUGET

«VOUS AVEZ EU BEAU TEMPS ?

La perfidie ordinaire des petites phrases.

De Philippe DELERM Editions du Seuil

159 pages, 15 euros